

ETHNOGRAPHIE
DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE
AU TEMPS DE MAHOMET.

Tous les peuples dont la loi religieuse est basée sur la Bible et le Coran ont cherché naturellement à ramener aux généalogies du Pentateuque l'origine des nations. C'est ainsi que des Berbers furent rattachés à la race de Noé et aux peuplades qui se fondèrent après la dispersion de Babel. Mais, dès-lors, une autre question se présenta : comment un peuple formé en Asie s'est-il plus tard répandu en Afrique ? Cette difficulté devint pour les auteurs musulmans une source d'hypothèses bizarres, d'erreurs sans nombre et d'étranges anachronismes. Les Arabes, notamment, n'ayant aucune connaissance précise de l'histoire du pays avant l'Hégire, se trouvèrent entraînés à faire remonter aux temps des prétendues émigrations des Berbers en Afrique la formation des tribus qu'ils trouvèrent établies dans le pays, lorsqu'ils y pénétrèrent eux-mêmes à l'époque de Mahomet. Bien plus, il arriva à certains d'entre eux de confondre ces antiques migrations de la race indigène avec l'invasion arabe, et de transporter au premier de ces événements les détails qui appartenaient au second. Et comme ce ne fut pas seulement dans les temps modernes que ces erreurs se produisirent, mais dès les premiers récits qui furent faits de la conquête, on conçoit combien elles rendirent confuses et contradictoires les connaissances des historiens postérieurs, ceux-ci étant en effet dépourvus de critique, se bornant à copier leurs prédécesseurs, ou, qui pis est, essayant parfois de coudre ensemble les récits les plus opposés (1).

I.

Le premier écrivain arabe qui s'occupa de l'Afrique fut aussi le premier qui tomba dans la double confusion que nous venons de

(1) Il serait à désirer que quelque orientaliste se dévouât à l'étude du *Foutouh Ifrikia*, légendes encore inédites sur la conquête de l'Afrique par les Arabes. Parmi de nombreuses fables il y aurait peut-être quelques utiles observations à glaner dans ce volumineux et romanesque recueil dont la Bibliothèque d'Alger possède deux copies. — *N. de la R.*

signaler. Il se nommait Abdelhakem et vivait à la fin du deuxième siècle de l'hégire.

« Quand les Berbères, dit-il, étaient dans la Palestine, ils eurent
« pour roi Djalout (Goliath) (1), lequel fut tué par David. Ils émi-
» grèrent alors vers l'Occident et vinrent jusqu'à la Libye et la
» Marmarique, deux provinces de l'Égypte occidentale, situées
» dans la région où n'atteint pas l'eau du Nil et qui n'est arrosée
» que par les pluies. Arrivés là, les Berbères se dispersèrent ; les
» Zenata et les Maghila marchèrent vers le Maghreb et se
» fixèrent dans les montagnes de ce pays ; les Louata allèrent
» habiter le territoire de la Pentapole et de Barca. Ils se répan-
» dirent dans cette partie du Maghreb jusqu'à ce qu'ils parvinssent
» jusqu'à Lous. Les Houara s'établirent à Lebida, et les Nefouça
» se fixèrent auprès de la ville de Sabra. A cause de cela, les
» Roum qui s'y trouvaient, évacuèrent le pays ; mais les Africains
» y restèrent. Ceux-ci étaient devenus serviteurs des Roum par
» suite d'un traité de paix. Telle était leur manière d'agir avec
» quiconque subjuguait leur pays. »

De même, la mort de Djeridjir, roi des Roum d'Afrique (2), tué lors de l'invasion musulmane, devint, par une transposition analogue, un des épisodes de l'antique émigration Berbère : « Ifrikos
» ben Caïs, dit un traditionniste arabe (3), envahit le Maghreb et
» l'Ifrikia et y bâtit des bourgs et des villes, après en avoir tué le
» roi Djeridjis. »

Ces deux exemples, et la comparaison des historiens de l'antiquité avec les auteurs musulmans, ne permettent pas de croire que ceux-ci aient eu des documents précis sur l'histoire ancienne du pays. Encore, les Musulmans ne se sont-ils servis des rares renseignements qu'ils possédaient que pour les intercaler dans leurs menteuses généalogies et donner à celles-ci un certain air de vraisemblance. La présence des noms de Mazigh, de Berr, de Berber dans leurs filiations n'a sûrement pas d'autre raison

(1) *Djalout*, l'*Aguellid* de nos Kabiles, n'est pas un nom propre mais un substantif commun qui signifie Sultan. — *N. de la R.*

(2) Gregorius, patrice romain, qui gouvernait l'Afrique au nom d'Héraclius, se révolta contre ce prince et prit la pourpre. Il fut tué, lors de l'invasion des arabes, par un de leurs principaux chefs, Abdallah ben ez-Zobeïr.

(3) Cité par Ben Khaldoun (1^{er} vol.).

d'être. Le nom de Mazigh, entre autres, y est un reflet de la gloire des Maziques, peuple puissant qui, dans les derniers temps de l'empire, dominait sur la Mauritanie, au point qu'Ethicus a cru que c'était le nom générique de toutes les tribus africaines (1). Ces Maziques, il est vrai, avaient disparu au temps de Mahomet, puisqu'aucun historien postérieur n'en parle ; mais leur souvenir était resté si vivace que les Arabes crurent comme Ethicus que leur nom était le nom générique des Berbères. Aussi, comme en Arabie les noms de tribus provenaient des ancêtres, les historiens se crurent-ils en droit de donner au Canaan de la Bible un fils nommé Mazigh qui devint le premier anneau de cette chaîne apocryphe reliée à la filiation des livres saints. Nous pouvons conclure aussi de la première place donnée à Mazigh dans cette pseudo-généalogie, que les Arabes ne savaient rien, même à l'état de vagues souvenirs, des temps qui précédèrent la domination des Maziques.

La qualification de Berbères a la même origine : les Romains et les Grecs de Carthage, de Tripoli et de Cyrène nommaient barbares les populations qui avaient secoué leur domination. Les Arabes prirent cette qualification pour le nom indigène des Africains et l'adoptèrent. C'est de là que provient l'appellation de Berbères que nous avons empruntée à notre tour aux auteurs musulmans. Les Grecs et les Romains avaient commis une erreur analogue, quand ils avaient attribué aux peuples d'Afrique des adjectifs phéniciens et grecs, tels que Maures et Numides (Mahurim, Occidentaux ; nomades, errants) comme dénomination nationale. D'ailleurs, les colons romains eux-mêmes avaient fini par oublier, il semble, la signification réelle du mot *barbare* et en avaient fait un nom de tribu : du moins, voyons-nous Julius Honorius citer une peuplade des *Barbares* près du fleuve *Malva*. Cette erreur expliquerait et justifierait celle des Arabes. Quoi qu'il en soit, ces derniers en agirent envers le mot Berbères comme envers le nom des Maziques ; ils en conclurent qu'il existait jadis, soit un certain Berr, fils de Mazigh, soit un nommé Berber, de même origine, dont ils firent le père des indigènes africains (2).

(1) Ethicus : « Oceanus meridianus habet maria II, insulas VII. . . . et gentes mazices multas. . . . » — Le mot Oceanus doit se traduire chez cet auteur par Continent, Partie du monde.

(2) Plus tard, Berr, et Berbers ont été rattachés par quelques écrivains à la lignée de Sem ; mais nous avons expliqué ailleurs quelles raisons de vanité nationale avaient donné naissance à cette opinion.

De même, le nom de l'Ifrikia qui appartient, comme on sait, à la langue punique, donna naissance au roi *Ifrikos*, chef de la fabuleuse expédition yéménite dont nous avons parlé plus haut.

Berr ou Berber eût deux fils, au dire des généalogistes musulmans, et ces deux fils furent la souche des deux races distinctes qui forment la nation berbère. On ne sait plus quel sens attribuer à cette division en deux familles. Certes, elle ne repose sur aucun fait historique. Correspond-elle à quelque différence de langage ? Ce n'est guère probable ; ce que nous savons aujourd'hui des dialectes berbères est contraire à cette supposition ; et, d'ailleurs, dans leur mépris pour tout idiome s'éloignant du langage sacré du Coran, les Arabes ne prirent jamais souci de la langue des indigènes. Nous supposons qu'ils ont rangé dans la race de Bernès les peuples dont l'antiquité leur semblait la plus haute, et dans celle de Madrès ceux dont la formation leur paraissait plus récente. Ce qui nous le fait croire, c'est que dans les généalogies, les populations de la souche de Bernès se rattachent à celui-ci sans intermédiaire, au lieu qu'il se déroule parfois une longue série de personnages entre Madrès et les patriarches qui ont donné naissance aux diverses tribus de sa race. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous devons dire que cette division est, comme tout le reste, d'ailleurs, en contradiction avec les documents que nous a laissés l'antiquité ; c'est ce que nous démontrerons plus tard quand nous aurons à traiter des Ouacin, des Magraoua et des Zouaoua.

Ces observations étaient nécessaires pour nous préparer à l'étude de la géographie des tribus ; nous allons donc reprendre celle-ci, après toutefois que nous aurons établi un point de critique, sur lequel nous aurons souvent à nous appuyer dans la suite de ce travail.

II

Si nous étudions l'histoire de l'Afrique après Mahomet, nous voyons les invasions des nomades suivre une marche identique, et amener toujours des révolutions analogues. Une grande nation errante, couvrant le désert de ses hordes, attirée depuis longtemps par la richesse des pâturages des hauts plateaux et par l'espoir de piller plus facilement les habitants du Tell, se jette tout-à-coup sur ces plateaux et s'en empare. Elle en expulse les anciens occupants,

et force, par la crainte de ses dévastations, les possesseurs du pays des céréales à lui payer l'impôt. Bientôt, la domination des envahisseurs s'aggrave : ils lancent sur les cantons fertiles leurs hordes pillardes, et s'y établissent avec leurs troupeaux. Des habitants, les uns se soumettent, renoncent à leur nationalité et s'attachent à la tribu victorieuse comme serviteurs ou laboureurs ; les autres se rejettent dans les montagnes et s'y adonnent forcément à l'agriculture et au jardinage.

Bientôt, les vainqueurs, riches des impôts de leurs vassaux, se dégoûtent de l'existence aventureuse et pénible du nomade ; ils s'établissent dans les villes anciennes, ou en fondent de nouvelles, pour y jouir tranquillement des douceurs d'une vie molle et luxueuse. Ils abandonnent ainsi peu-à-peu les hauts plateaux, qu'une autre tribu qui s'est formée à leur place dans le désert vient, à son tour, leur enlever.

Aussi, à la suite de plusieurs invasions successives, s'est-il formé plusieurs couches de populations d'origines diverses. Pour les habitants des plaines, qui se sont soumis au rôle de serviteurs, ceux-là, le plus souvent, ont oublié leur ancienne race, et font corps avec les nouveaux dominateurs ; mais ceux qui se sont retirés dans les montagnes ont conservé, sinon une indépendance complète, au moins leur autonomie et leur nationalité. Attaqués à chaque instant par les peuplades nouvellement dépossédées, ils luttent avec des chances diverses, sont souvent exterminés, quelquefois vainqueurs, parfois refoulés dans leurs retraites les plus inaccessibles. Jamais, en tous cas, ils ne reviennent à la vie nomade.

On peut donc admettre que, dans une région souvent envahie, les habitants des hautes montagnes sont, en général, les anciens maîtres du pays, que les habitants des plaines sont de date plus récente, et qu'enfin les nomades sont les derniers peuples qui se sont établis dans la contrée. — Et, en se basant donc sur ce principe, qui ne nous semble guère contestable, on peut ainsi, rien qu'en étudiant la distribution géographique des peuplades berbères à l'arrivée de l'Islamisme, déterminer avec quelque certitude une série d'invasions déjà bien reculées. — Nous devons tenir compte, néanmoins, dans cette détermination, d'un refoulement d'Est en Ouest, qui s'est produit presque en tout temps et qui a dû modifier souvent les résultats généraux des invasions du Sud au Nord.

RÉGIONS OCCIDENTALES (1).

III

LES DÉSERTS DE L'OUEST.

Les explorations des anciens sur les rives de l'Atlantique s'étendaient jusqu'à la Gambie, où leurs vaisseaux pouvaient, sans grand danger, parvenir en longeant la côte; mais il s'en fallait de beaucoup que l'intérieur fût aussi connu. Néanmoins, nous en savons assez pour fixer les limites approximatives des diverses races qui habitaient ces régions. Tout au Sud d'abord, près de l'Équateur, demeuraient les véritables Éthiopiens, la race noire, les enfants de Cham; sur les côtes de l'Atlantique, ils ne dépassaient guère le Sénégal. — Au Nord, c'était une race différente, que plusieurs auteurs, néanmoins, désignaient aussi sous le nom d'Éthiopiens; car, à cette époque, ce mot n'avait pas la signification nette et précise qu'on lui attribue aujourd'hui. — Ces derniers étaient des populations basanées, parlant un dialecte différent des idiomes du nord, mais qui appartenaient toutefois à la race que nous nommons aujourd'hui Berbère. Les anciens nous ont laissé sur ce point des données tout-à-fait certaines. Scylax, en effet, nous apprend qu'ils avaient les cheveux lisses, et ils ressemblaient assez aux Gétules pour qu'on les confondit parfois avec ceux-ci; témoin les Pérorses, que Salluste fait naître des Gétules, quand Polybe les range parmi les Éthiopiens (2).

Le premier qui nous ait laissé des renseignements sur ce peuple est le Phénicien Hannon, qui, vers le temps d'Hérodote, fit, sur les côtes d'Afrique, un voyage de circumnavigation. Parti des environs de Tingis (Tanger), il côtoya d'abord le pays des Maures jusqu'au Lixus méridional, puis les bords occupés par les Gétules, et arriva enfin au fleuve Chrétès, aujourd'hui Oued-

(1) Nous pourrions nous contenter de renvoyer, pour l'histoire de chaque peuplade ou de chaque région, aux divers passages de nos précédents articles; mais ce système eût été fastidieux, et nous avons préféré, au risque de nous répéter, établir pour chacune d'elles l'histoire de ses révolutions.

(2) Salluste. *Bell. Jugurth.* c. 21. — Plin. 5. 4. « ... Flumen Salsum ultra quod Æthiopas Perorsos... »

Sous (1), sur l'embouchure duquel se trouvait l'île de Kerné, entrepôt dans ces régions du commerce phénicien. « A partir de Cerné, dit-il dans la relation de son voyage, nous naviguâmes pendant douze jours le long de la côte et vers le Midi. Tous ces pays sont habités par des Éthiopiens : ils prirent la fuite à notre aspect, et parlaient une langue que nos interprètes ne comprenaient pas. »

Quant à la limite méridionale, qui n'a guère dû varier, Pomponius Méla nous apprend qu'au sud du *Char-des-Dieux*, qui est non loin du Sénégal, vivaient les Éthiopiens du Couchant (*Hesperii*), qui ne ressemblaient pas à ceux du Nord ; « car, dit-il, ils sont plus petits et sans culture. »

Il semble que, peu avant les temps historiques, les Éthiopiens aient été plus avancés vers le Nord que dans les époques suivantes. Hannon, en effet, nous apprend qu'il s'en trouvait dans les montagnes où le Lixus prenait sa source ; ce qui est très-vraisemblable, si l'on ne prend pas ce passage tout-à-fait à la lettre ; car il y a encore, dans le Deren oriental, des Sanhadja, peuple qui, nous le verrons plus tard, doit être identifié à cette race pseudo-éthiopienne. Mais les Gétules, ayant pris de l'accroissement, repoussèrent les Éthiopiens vers le Sud. Hannon les avait vus sur la rive gauche du Chrétès ; Polybe, lors des guerres puniques, n'en rencontra plus qu'à l'embouchure du Darath.

Polybe vit le pays et les habitants. Aussi, ne se trompa-t-il pas sur l'existence de deux races différentes dans ces régions, et sut-il distinguer les Gétules, qui parcouraient le cours supérieur du Darath, des Éthiopiens qui en occupaient l'embouchure. Il sut aussi attribuer à cette dernière race une tribu puissante nommée Pérorses ou Phraourousiens, qui, en effet, avait sa demeure au sud du fleuve Salsum, plus méridional que le Darath. Toutefois, il ne remarqua pas assez que le nom des Phraourousiens était une forme de celui de Pérorses, en fit deux peuples distincts, et causa ainsi une erreur qui fut répétée par toute l'antiquité. Salluste, qui écrivit d'après des documents phéniciens, sut aussi qu'il existait dans le désert deux populations différentes ; mais, en voulant se

(1) Faute de pouvoir les contrôler sur les textes, nous admettrons sans contestation les déterminations de Mannert (*Géog. des États Barbar.*), les erreurs qu'il a pu commettre étant pour notre sujet de fort peu d'importance.

servir de cette donnée pour étayer son fabuleux récit de l'origine des peuples africains, il fit des Pérorses, qu'il nomme Perses, la souche des Numides, ce qui est tout-à-fait faux. Pomponius Méla, quoiqu'il mêle les récits d'Hérodote à des renseignements plus récents, a aussi une connaissance confuse de cette distinction ; car il nomme la nation répandue et multipliée des Gétules, et près d'elle la grande race des Éthiopiens blancs (Leucoéthiopes) (1) ; puis il cite les Nigrites, voisins du fleuve Niger, et les Pharousiens, voisins des Éthiopiens, sans reconnaître que ces deux derniers peuples étaient aussi des nations leuco-éthiopiennes. Quant à Pline, il ne fait que répéter, en les dénaturant, les récits plus anciens de Polybe.

Ptolémée, enfin, nous donne dans un seul tableau, un mélange de tous ces renseignements et d'autres encore qui nous sont inconnus, et les présente de telle sorte qu'on ne voit dans les détails qu'il donne qu'un tissu d'erreurs et de contradictions ; mais, si l'on retranche de ses listes les peuples nommés par ses prédécesseurs, tels que les Pérorses, les Phraourousiens, les Darades, etc., qu'on en élimine aussi les noms de tribus qui dérivent des fleuves et montagnes du pays, son récit devient bien plus clair, et l'on voit que ces Ethiopiens basanés, qu'il nomme tour à tour Æthiopiens, Leucoéthiopiens et Melano Gétules, selon les auteurs qu'il a consultés, occupaient à peu près les mêmes positions qu'autrefois, avec cette exception néanmoins que vers la Césarienne, ils s'étaient un peu avancés vers le nord. Ce mouvement du reste se comprend fort bien : car lors de l'invasion du Tell par les Gétules, invasion encore récente, ceux-ci avaient dû laisser vacants leurs campements du désert, et les Leucoéthiopiens durent s'en emparer. Il semble même que plusieurs tribus de cette dernière race accompagnèrent les Gétules dans cette expédition, comme il ressort du nom de *phroureson* que portait le Titteri et qui ressemble fort à celui des Phraourousiens. Remarquons aussi que sur la lisière des deux races, les tribus se trouvaient fort mêlées, de sorte que certaine peuplade Ethiopienne était parfois plus avancée dans le nord que telle peuplade Gétule.

Les Géographes des temps suivants, moins instruits encore que

(1) Pompon. (III, 9). « Ultra (Mauritaniam) Nigritæ sunt et Pharusii usque ad Oethiopus..... « Leucoethiopes et natio frequens multiplexque Gætuli..... »

leurs devanciers, se bornèrent à les copier et appliquèrent à leurs propre temps des détails qui n'étaient plus vrais déjà depuis des siècles. C'est ainsi que l'anonyme de Ravenne nomme encore les *Paurisi* et les *Peroci* découverts par Polybe, et qu'ailleurs il parle de la *Mauritania Perosis*, entre la Gétulie et l'Éthiopie. De même, Ethicus nomme encore les montagnes des *Pérorses* (1), Un autre de ses renseignements, cependant, paraît contemporain : c'est le passage où il nous apprend qu'au-delà du grand désert, erraient les Éthiopiens *Gangines*. Ptolémée les avait cités déjà sous le même nom, (Éthiopiens *Agaggines* (2)); Claudien, plus tard, devait les nommer *Ganges*. C'est ce peuple que le savant M. Berbrugger, avec sa sagacité habituelle, a reconnu dans les *Sanhadja* des temps musulmans.

Ces Éthiopiens n'étaient pas tellement refoulés pourtant au-delà des sables qu'il n'en restât dans nos petits déserts certaines tribus puissantes. Aussi, quand le comte Théodose, poursuivant le parti de Firmus, vint attaquer les *Abennœ*, ceux-ci eurent le temps d'appeler à leur secours des Éthiopiens, dont la farouche bravoure força à la retraite le général romain (3). Depuis cette époque, il est vrai, Rome réduite aux villes du Tell, ou vaincue par les Vandales, n'entendit plus parler des Éthiopiens, dont la séparaient tant de peuples indépendants; mais quand les arabes pénétrèrent dans ces régions, ils retrouvèrent dans le grand désert ces hordes d'une race intermédiaire, qui n'étaient ni *Zenètes* ni noires, et leur donnèrent le nom de *Sanhadja*, soit que ce nom fût la dénomination véritable de ce peuple, soit plutôt qu'il rappelât, comme ceux de *Berber* et de *Mazigh*, quelque particularité dont les arabes auront eu la connaissance confuse. Nous penchons, nous l'avons dit, pour cette dernière hypothèse, car en comparant certains noms de tribus Éthiopiennes cités par Ptolémée (*Agaggines*, *Odraggides*) avec ceux des rois légendaires de la race *Sanhadjienne* (*Telagaggin*, *Ourekkat*) on voit que ces derniers

1) Il est possible pourtant qu'il n'ait pas voulu parler des montagnes des *Perorses* occidentaux, mais qu'il ait voulu désigner seulement le mont *Phouréson*. « *Oceani meridiani montes sunt; Pyramides, perorsicæ, Panteus (vel Pauceus), Ferratus, Atlas, Corvessa (vel Corvena)...* » *Æthici cosmogr*; p, 721.

(2) Se prononçant *Agangines*.

(3) *Amm. Marcellin* XXIX C. 22.

noms ne sont que les mythes des premiers. La conformité d'habitation de l'un et de l'autre peuple vient corrober enfin cette supposition et la rendre presque incontestable.

IV.

LE SOUS.

Les nomades du pays de Sous portaient, dès la plus haute antiquité, le nom de Gétules, aujourd'hui Guezoula ; ils avaient pour limite septentrionale le fleuve Lixus, comme il ressort d'un passage d'Hannon, qui prit des interprètes chez les Lixitès pour naviguer au-delà. Au sud, ils confinaient aux Leuco OÉthiopiens, qui s'avançaient d'abord jusqu'au fleuve Chrétès, mais qu'ils finirent par refouler jusqu'au fleuve Darath. Au temps de César, les Gétules avaient acquis une grande puissance et dominaient les petits déserts, comme il résulte des récits de Salluste. Sous Auguste, ils s'avançaient vers l'orient, et parvinrent de proche en proche vers les Syrtes, où Cossus eut à combattre leurs hordes remuantes. Pendant ce temps, les tribus du Tell Mauritanien s'étant affaiblies dans des guerres continuelles, les Gétules s'emparèrent de ces régions et y fondèrent des nations puissantes (1).

Un grand nombre de fractions, néanmoins, restèrent dans leurs anciennes demeures des bords de l'Atlantique, entre autres dans le Sous, comme nous l'apprend l'anonyme de Ravenne, qui cite dans cette région les Getuli Sosi. Il y en avait encore dans le Dara et sur les rives du fleuve Salath, et aussi, dans les déserts voisins, mais ces dernières fractions s'étaient formées en tribus distinctes, et, après avoir quitté leur dénomination originaire de Gétules, allaient peu à peu oublier aussi leur ancienne origine.

Lors de l'invasion musulmane, les Guezoula du Sous étaient bien déchus de leur antique splendeur ; ils n'étaient même plus seuls dans cette région, et en partageaient les pâturages avec quelques fractions des Lamta et des Heskoura. Quant au reste des Lamta, il vivait plus au sud dans le grand désert, et le gros

(1) Plin. V. 2 «Gentes in ea, quondam præcipua Maurorum, unde nomen quos plerique Maurusios dixerunt, attenuata bellis ad paucas recidit familias.... Gætulæ nunc tenent gentes.... »

des Heskoura était cantonné dans un contrefort du Deren. On ne sait à quelle époque ces deux peuples s'établirent dans le pays; mais une tradition rapportée par le philosophe El Issendad, nous fait penser qu'on savait encore de son temps que les Lamta étaient nouveaux dans ces cantons. Peut-être même leur établissement y fut-il postérieur à l'Islamisme lui-même (1).

Dans le système généalogique de ben Khaldoun, les Guezoula, les Lamta et les Heskoura sont trois peuples frères descendants de Bernès. Le voisinage de ces nations et des Masmouda, motif souvent mis en avant par cet historien pour étayer ses filiations, l'a sans doute conduit à donner place à ces tribus dans la race de Bernès, qui représente chez les musulmans les plus anciennes populations africaines.

Au sud de l'Oued Sous, se trouve le fleuve Massa: les Carthaginois l'appelaient Masatath, en lui appliquant la terminaison punique *ath*, qu'ils donnaient à plusieurs noms de fleuves (2). Polybe, qui voyagea sur ces côtes avec des guides évidemment phéniciens, l'appela comme eux Masatath, et attribua le nom de Masates aux tribus qui vivaient sur ses bords. C'était l'habitude des Grecs d'appliquer aux indigènes, quand on ignorait leur nom, celui des localités qu'ils habitaient. Aussi, ne croyons-nous pas qu'il y ait jamais eu de nation appelée Masates. Quant à la rivière, elle a gardé jusqu'à nos jours sa dénomination antique de Massa.

On peut en dire autant du fleuve Dara, plus méridional que le Massa; les Carthaginois le nommaient Darath. Les peuples qui habitaient ses rives étaient de races diverses: Leucoéthiopiens sur son cours inférieur jusqu'à la mer, Gétules à ses sources.

(1) « En-Noman, fils de Himyer ben Seba, était le plus grand roi de la période qui sépare la mission de Jésus de celle de Mahomet... Il envoya ses fils dans le Maghreb pour le peupler... Lamt, l'un d'eux, aïeul des Lamta, s'arrêta chez Guezoul et en épousa la fille... » (El Issendad, cité par Ben Khaldoun. T. 4 p. 174 de la trad. franç. de M. le baron de Slane). Nous ne savons à quelle époque vivait ce philosophe; mais comme Ben Abd-el-Berr, qui lui a emprunté certaines légendes, mourut en 463 de l'ère musulmane, El Issendad ne peut être postérieur au 4^e siècle de l'hégire.

(2) Darath, Masatath, Salath, Molochath, Nasabath, Asisarath pour Dara, Massa, Sala, Molocha, Nasava, Sisar.

Polybe nomme les uns Ethiopiens Darathes, les autres Gétules Dares; mais de même que pour les Masates, et bien que Ptolémée ait nommé les Darades, et l'Anonyme les Getulidares, nous croyons que c'étaient là des qualifications purement topiques et non pas de véritables noms de peuples. D'ailleurs, les Musulmans, qui parlent si souvent du fleuve Dara, n'ont jamais connu de nation appelée ainsi; et de leur temps les régions méridionales étaient occupées par les Lamfa et les pâturages du Dera supérieur par les Miknaça, sur lesquels nous aurons à revenir.

V.

L'ATLAS.

L'Atlas, ou pour mieux dire le Deren (1), fut connu sous son nom indigène par les auteurs de l'antiquité, qui l'appelaient Dyrin ou Addirin (2). Au temps de Mahomet, il était l'habitation des Masmouda que les anciens connurent sous le nom de Mèdes. Il est vrai qu'avec leur prétention de tout expliquer à l'aide de leurs annales, ils firent venir ces Mèdes à la suite d'Hercule, et firent dériver, du mot Mèdes, à l'aide de l'arménien le nom de Maures, qu'ils donnaient aux peuples de la Tingitane, et dont nous avons expliqué ailleurs le véritable sens: mais si nous retranchons du récit adopté par Salluste, les détails entachés d'hypothèse, il n'en reste pas moins acquis que les anciens habitants du pays portaient le nom de Mèdes ou pour mieux dire de Moud, qui est identique à celui de Masmouda (en Berbère Mas, Moud, fils ou race de Moud). Dans les premiers temps, ces peuples occupaient non-seulement l'Atlas, mais encore les plaines et les montagnes qui bordent la Méditerranée, témoin les Sokocioua (Socossiens), une de leurs tribus qui, au temps de Ptolémée, vivaient près de la mer Ibérienne. Diverses révolutions rédui-

(1) Ce mot vient évidemment du pluriel kabyle *idraren* qui signifie les montagnes. — N. de la R.

(2) Voir Mannert, Géog. des États Barb. p. 568; d'Avezac, Univ. pittor., Afrique ancienne p. 160; M. le baron de Slane, Append. au 4 vol. de l'histoire des Berbères, p. 579. Ce dernier y a reproduit les divers passages des auteurs anciens qui ont nommé le Dyrin (Strabon XXII, 1181, 1182. Plin. V. 1. Solin. Polyhistor. Martianus Capella)

sirent peu à peu leurs domaines; les Gétules leur enlevèrent d'abord les rives de l'Atlantique, jusqu'au fleuve Sala, et le cours de la Malva. Cet événement eut lieu à la fin du 1^{er} siècle de notre ère. Plus tard, les Ghomara chassèrent les Sokocioua des bords de la mer et les rejetèrent dans le Deren, où ils se trouvaient du temps de Mahomet. Les Berghonata, de leur côté, s'emparaient des plaines qui bordent le fleuve Sala jusqu'aux montagnes du Rif. A quelle époque se passèrent ces derniers faits? On ne le sait, mais peut-être fut-ce au temps de Dioclétien, alors que les tribus indépendantes des environs de Tanger se livraient, au dire de Mamertinus, des luttes si furieuses et si effrénées (1). Quoi qu'il en soit, il resta longtemps dans ces régions des souvenirs et des preuves de l'ancienne domination Masmoudienne; les auteurs musulmans même s'y trompèrent et en conclurent à tort que les Ghomara et avec eux les autres peuples de la Tingitane, étaient de la race de Masmouda, au lieu qu'ils l'avaient au contraire vaincue et remplacée. « Ce qui prouve, » dit Ben Khaldoun, que les Ghomara appartiennent à la race » Masmoudienne, c'est le fait que certaines de leurs tribus, qui » habitent entre Ceuta et Tanger, portent encore le nom de » Masmouda. »

Selon cet historien, encore, les Masmouda descendent de Masmoud, fils lui-même de Bernès. Si, comme nous le supposons, cette phrase signifie qu'on les comptait parmi les plus anciens peuples du pays, nous venons de voir que c'est une opinion tout-à-fait conforme à la vérité; ces montagnes inaccessibles, en effet, n'ont pas dû changer de maîtres depuis les premiers temps qu'elles furent occupées.

A l'époque de l'Islam, les tribus Masmoudiennes de l'Atlas étaient puissantes et nombreuses. Outre les Seckcioua, on y remarquait les Hergha, les Hintata, les Tinmelel, les Guedmioua, les Guenfiça, les Ourika, les Regraga, les Hermira, les Dokkala, les Assaden, les Ouazguit, les Magger et les Ailana. Une légende

(1) « Sub ipso lucis occasu quâ Tingitano littori Calpetani montes obvium latus in Mediterraneos sinus admittit Oceanum, ruunt omnes in sanguinem suum populi, quibus nunquam contigit esse Romanis obstinatae que feritalis nunc sponte poenas solvunt. . . . furit in viscera sua gens mauro-rum. . . . » (Claud. Mamert. paneg. Maxim. C. 6 et 7.) 292 av. J. C.

rapportée par Ben Khaldoun (1) pourrait faire croire que les derniers étaient d'établissement plus récent ; s'il ne fallait y voir, plutôt, quelque prétention vaniteuse des Ailana à une origine plus noble que celle de leurs voisins. En tout cas, il n'est pas une seule de ces peuplades qu'on puisse retrouver avec certitude dans les listes de Ptolémée ; il est probable toutefois que la montagne Oussadion et le promontoire Ryssadion des anciens, devaient leurs noms aux Assaden, et que les Arokkes, habitants du mont Aragga, ne sont pas un autre peuple que les Ourika des géographes musulmans.

Un contrefort méridional de l'Atlas formait le pays des Heskourâ. Ce peuple n'était pas compté par les Arabes au nombre des Masmouda : ceux-ci, disait-on, n'étaient que leurs frères. Le fait que cette tribu conservait des fractions nomades, indique en effet qu'elle n'était établie que depuis peu dans la montagne.

Au 13^e siècle de notre ère, le Deren occidental était l'habitation de diverses tribus Sanhadjiennes. Tout en admettant que certaines d'entr'elles pouvaient descendre de ces Ethiopiens montagnards dont Hannon nous a parlé, nous pensons que la majeure partie de ces peuplades n'était pas encore installée dans l'Atlas, lors de la domination musulmane. D'abord, il n'en est pas fait mention à cette époque, ensuite Ben Khaldoun les désigne sous le nom de Sanhadja de la 3^e race. Or, on sait que les Sanhadja de la 1^{re} race, qui furent les Telkata, n'apparurent dans le Tell que vers le 4^e siècle de l'hégire, et que ceux de la 2^e race, autrement dit les Almoravides, ne s'établirent dans le Maghreb qu'après l'an 445 de la même ère. Il faut donc croire que les Sanhadja de la 3^e race n'y vinrent que plus tard encore ; et, en effet, d'après plusieurs circonstances de leur histoire, nous penchons à croire que ces tribus furent formées par les débris des Almoravides qui se jetèrent dans les montagnes pour échapper à la fureur des Almohades.

VI.

ENTRE LE DEREN ET LE FLEUVE SALA.

Le fleuve Sala prend naissance au nord du Deren et se dirige

(1) « On dit qu'Ailan, aïeul des Heilana, fut fils de Berr, qu'il s'allia par un mariage aux Masmouda, et que, par conséquent, sa descendance a vécu en confédération avec eux... » B. Khald. tom. II, p. 159, 160.

au nord-ouest, en formant avec la montagne qui court au sud-ouest et la mer Atlantique un triangle immense. Les Carthaginois le nommaient Salath : du moins Polybe appelle-t-il Salatites les peuples qui jadis habitaient ses bords ; nous ne pouvons admettre pourtant qu'il existât une tribu de ce nom, et nous en devons dire autant des Lixites placés par Hannon sur les bords du Lixus méridional qui coule dans les régions au sud du Sala. Au temps de l'amiral carthaginois, ce fleuve Lixus formait la limite qui séparait la race maure, c'est-à-dire Masmoudienne, des tribus gétuliques qui parlaient une langue différente ; mais les guerres que se livraient les nations maures finirent par les affaiblir, et comme elles se trouvaient réduites à un petit nombre de familles, les Gétules, qui s'étaient accrus en proportion, se jetèrent sur leur territoire et s'en emparèrent. Les Autololes, qui formaient leur plus puissante nation (1), occupèrent tout le pays qui s'étend jusqu'au Sala (2), comme nous l'apprend Pline et comme le confirment Ptolémée et l'Anonyme, le premier en nommant les Autololes dans cette région, le second en citant dans sa liste les *Getuli Selitha* (*Gétules* du Salath). Plus tard, Ethicus nous apprend que le midi de la Tingitane était habité par les tribus des Autololes qu'on appelait alors *Galaudes*. Orose répète son récit ainsi qu'Isidore ; mais celui-ci écrit *Gaulales* (3). C'est le dernier souvenir qui nous soit resté de leur domination, car bientôt ils furent remplacés dans les environs du fleuve Sala par les *Baquates* ou *Berghouata* venus des bords de la *Malva* (4).

(1) Pline, v. 2. « (Mauritaniam) Gætulæ nunc tenent gentes, Baniuræ multo que validissimi Autololes. »

(2) Pline, v. 1. « Oppidum Sala, ejusdem nominis fluvio impositum, jam solitudinibus vicinum, elephantorumque gregibus infestum, multo tamen Autololum gente, per quam iter est ad montem Africæ vel fabulosissimum Atlantem. »

(3) Ethicus et Orose. « Tingi Mauritania.... A Meridie Gentes Autololum quas nunc Galaudas vocant usque ad Oceanum hesperium contingentes.... » — Isidore de Séville : « A meridie Gaulalum gentes usque ad Oceanum hesperium pererrantes. »

(4) On voit de quelle valeur est la raison de voisinage mise en avant par Ben Khaldoun. Quant aux bonnes relations qu'entretenaient les Masmouda et les Berghouata, il nous suffira de citer cet auteur lui-même pour faire justice de son raisonnement : « Dans les premiers temps de l'Islamisme, dit-il, les tribus masmoudiennes du Deren se distinguaient par leur nombre, leur puissance, leur attachement à l'Islam, et l'hostilité qui les animait contre leurs frères infidèles, les Berghouata.... »

Cet établissement des Berghouata était récent à l'époque de Mahomet, car on gardait encore souvenir, en ce temps, de l'ancienne puissance de cette nation. « Lors de l'Islamisme et même un peu auparavant, dit Ben Khaldoun, les Berghouata tenaient le premier rang parmi les tribus du Maghreb el Aksa... » On croyait cependant qu'ils avaient toujours habité les bords de l'Atlantique, et on les comptait pour cela parmi les Masmouda, leurs voisins. « On en voit la preuve, dit le même auteur, dans la » localité qu'ils habitaient et dans les bons rapports qu'ils entretenaient avec leurs frères les Masmouda. . . . »

Une autre opinion, moins répandue, les rangeait cependant parmi les Zenata, et quoiqu'elle ait été vivement combattue par les meilleurs auteurs musulmans, nous la croyons vraisemblable, vu que les Baquates (1), sortaient des bords de la Malva, voisins des territoires zenatiens et que leur histoire les rapproche de ces peuples. Aujourd'hui, les Berghouata sont détruits, le fleuve Sala s'appelle Bou-Regrag, et il ne reste plus, comme souvenir des temps anciens, que le nom de Salé, laissé par le fleuve à la ville marocaine qui s'élève à son embouchure.

Les Berghouata ne s'étaient pas emparés de tout l'ancien territoire des Autololes. Tout le midi de cette région était resté à ses anciens maîtres; nous ne savons pourtant ce qu'ils sont devenus. Au temps de Ben Khaldoun, les tribus nomades qui parcouraient ce pays passaient pour Masmoudiennes; mais ce doit être encore une erreur basée sur le voisinage de l'Atlas; il est plus plausible de croire que les Gétules Autololes se fractionnèrent, par suite des révolutions du pays, et oublièrent leur origine. Ceci n'est que trop commun dans l'histoire des peuples.

VII.

LE RIF.

Le nom de Rif par lequel on désigne la chaîne montueuse qui

(1) Les Baquates sont nommés dans ce passage de l'inscription n° 52 du Musée d'Alger : « . . . qui inruptione Baquatium coloniam tuitus est. . . . » ils le sont encore dans l'épigraphe 525 d'Orelli; où l'on trouve un *Canartha, princeps gentium Baquatium*. V, aussi *Revue africaine*, t. II, p. 10 et 12. — N. de la R.

s'étend du Louqos (Lixus du nord) à la Malva, semble avoir une origine latine (Ripa, rivage) (1). La presqu'île qui, à l'ouest, s'avance vers le nord pour former le détroit d'Hercule, portait chez les Grecs le nom de Metagonium, qu'elle devait à sa forme anguleuse et qu'on avait appliqué aussi bien aux comptoirs phéniciens qui la bordaient qu'aux peuplades indigènes qui en occupaient l'intérieur. En effet, Ptolémée nomme dans ses listes la tribu des Métagonites.

Nous avons vu plus haut qu'à cette époque reculée, le Rif était un des domaines de la race Maure-Masmoudienne qui y fut remplacée, peut-être au temps de Dioclétien, par la nation jusqu'alors inconnue des Ghomara ; nous avons vu aussi que les Musulmans ont pris à tort ces derniers pour des Masmouda, ce qu'on peut d'autant mieux leur contester qu'ils avouent eux-mêmes n'avoir sur ces peuples aucun document antérieur à l'Islamisme (2). Nous croyons plutôt que ces peuples étaient Zenètes, ce qui ressort de leur nom en tout point conforme à celui de la tribu zenatienne des Ghomar ou Ghomert, et de la communauté d'aventures qu'ils eurent avec les Baquates et Macurèbes. Quoi qu'on en pense, les Ghomara jouèrent, dès les premiers temps de l'Islam, un rôle important dans les relations du Maghreb avec l'Espagne.

Les régions orientales du Rif comprenaient, dans les temps modernes, beaucoup de tribus sanhadjennes qui y vivaient côte à côte avec les Ghomara. Nous pensons de celles-ci, comme des Sanhadja du Deren, qu'elles s'établirent dans ces cantons pendant l'Islam et après la chute de l'Empire almoravide.

VIII.

LA RÉGION DE LA MOULOUÏA.

Les plaines et plateaux qui bordent la Moulouïa, à l'ouest, dépendirent d'abord du royaume mauritanien des Bocchus, mais cette dynastie et son peuple s'étant, par la suite, affaiblis, l'invasion gétule du premier siècle donna ce pays aux Banioures, de même qu'elle avait donné, dans l'ouest, les bords du fleuve Sala

(1) *Rif*, ainsi que *Sahel*, se dit en Afrique septentrionale de l'ensemble des collines d'un littoral, d'un rivage, d'une rive. — *N. de la R.*

(2) Ben Khaldoun, t. II, p. 135.

aux Gétules Autololes. Avec ces Banioures apparurent encore d'autres peuples de même race, les Makanites et les Baquates dont Ptolémée a fixé la position sur la rive gauche de la Malva. Bientôt les Banioures, abandonnés de leur principale tribu, les Vésunes ou Ouacin, disparurent du pays et, avec eux, quelques débris maures que Ptolémée avait encore connus. Quant aux Baquates et aux Makanites, ils persistèrent jusqu'après Mahomet, sous les noms de Berghouata et de Miknaça. Les maigres documents géographiques que nous a laissés l'antiquité païenne, nous font présumer que ces deux tribus, toujours en lutte, se disputaient la région qu'elles habitaient côte à côte ; les Baquates l'emportèrent d'abord et imposèrent leur domination aux peuples de l'autre rive de la Malva, jusque dans la vallée du Chéelif. Dans les premiers siècles de la puissance romaine, ils menacèrent même Cartenna (Ténès), comme le prouve une inscription lapidaire retrouvée sur l'emplacement de cette antique colonie (1). Une autre inscription en langue latine, à la mémoire d'un prince Baquate qui avait accolé à son nom indigène, un nom romain, *Aurelius Canartha*, indique aussi qu'ils reconnurent quelque temps la suzeraineté de l'Empire (2). Cependant les Baquates furent ramenés sur la Malva où ils restèrent, ainsi que les Makanites, longtemps puissants encore ; ils s'étendirent même dans l'ouest jusqu'aux rives de l'Atlantique. Mais, plus tard, attaqués eux-mêmes par des peuplades venues de l'orient, les Macurèbes. sans doute, ils rétrogradèrent définitivement du côté du fleuve Sala, non sans lutter, sans doute, et sans laisser quelques fractions dans leur ancien territoire. Tous ces détails paraissent ressortir des renseignements confus que nous ont laissés l'auteur de l'Itinéraire, et Julius Honorius (3), et sont rendus tout-à-fait vraisemblables par l'état dans lequel l'invasion musulmane trouva les pays occidentaux.

(1) Cette inscription est citée par plusieurs auteurs, entr'autres M. d'Avezac, *Univers pittoresque*, Afrique ancienne, p. 476.

(2) Inscription publiée par Marini, Fabretti, Orelli, et aussi par M. d'Avezac, *ib.*, p. 476.

(3) Itinéraire d'Antonin : « Tingi Mauritaniam, id est ubi Bacuates et Macenites barbari morantur... » — Julius Honorius (cité par Cassiodore, de divin. litteris, cap. 25). « ... Fluvius Malva..... interdicens inter Barbares et Bacuates, vergit in mare quod appellatur Columne Herculis..... » — Un peu plus loin, le même auteur nomme, parmi les nations africaines, les Barbarès, les Salamaggenitès et les Bacuatès.

Toutefois, si les Berghouata furent rejetés en entier dans l'Ouest, les Miknaça, dont le pays confinait au désert, ne subirent pas tous cette expulsion. La plupart se retirèrent sur le haut Dera, où ils vécurent en nomades, sans renoncer pourtant à l'espoir de recouvrer leurs anciens territoires. Ce ne fut néanmoins que deux siècles après Mahomet que cette tribu put arracher de nouveau ce pays à l'occupation maghraouïenne.

II

VALLÉE DE L'OUED SEBOU.

La vallée du Sebou a été, de tout temps, le grand chemin des invasions de l'Est à l'Ouest. A chaque époque, elle a été parcourue par des armées de nomades, qui se la sont tour-à-tour enlevée. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve, dans les montagnes et dans les collines qui la bordent, tant de peuplades d'origines contraires; ces essaims y ont été laissés à des époques différentes par les divers courants d'invasion qui ont, tour-à-tour couvert le pays.

Ptolémée nous a donné la liste des peuplades qui existaient de son temps; mais le peu de précision de sa géographie ne nous permet guère de retrouver aujourd'hui les anciennes demeures de ces tribus, et moins encore de discerner lesquelles étaient nomades, lesquelles vivaient en sédentaires. Dans le nombre, pourtant, quelques-unes méritent d'être citées. Ce sont les Maziques, qui habitaient au sud des Métagonites, et que nous assimilons aux Zouagha; — les Ouerrouès ou Ouerbiques, qui se retrouvent dans les Ouerr'a des temps postérieurs; — et enfin les Ousloubiliens, dont le nom, qui dérive de la colonie de Volubilis, démontre que, sous Antonin, les Romains avaient réussi à organiser administrativement, autour de cette place, un noyau d'indigènes soumis. — Peut-être aussi faut-il croire que le Djebel-Zerhoun, montagne proche de Fez, doit son nom aux Zegrensiens.

Les populations qui habitaient le pays lors de l'invasion musulmane semblent s'y être établies à trois époques différentes. — Les unes, telles que les Zouagha, les Ouerr'a, les Louata, les Sedrata, les Ghiatha, les Nefza, étaient, ainsi que leurs noms l'indiquent, originaires de la Tripolitaine, où demeuraient encore leurs

tribus-mères (1).—L'impossibilité de placer dans les temps modernes l'émigration de ces peuplades, ce fait surtout que deux d'entre elles, les Ouerr'a et les Zouagha, sont nommées par Ptolémée, nous force à penser qu'elles habitaient la Mauritanie bien avant les temps historiques, et qu'elles y furent amenées, soit par une migration unique, soit plutôt par des invasions successives. — Ce qui est certain, toutefois, c'est qu'elles sont postérieures aux Masmouda, aux pieds desquels elles sont établies.

Entre le cours du Sala et le Djebel-Zerhoun se trouvait, lors de l'invasion arabe, une grande fraction Miknacienne que connaissait Julius Honorius, qui la nomme Salamaggenites (Makenites du Sala). L'Itinéraire semble aussi indiquer qu'elle s'y trouvait de son temps. Il semble que ce fut à la fin du III^e siècle, lors de ces guerres qui désolèrent les environs de Tanger, que cette tribu vint s'établir de ce côté, en même temps que les Berghouata venaient occuper les deux rives du Sala. Comme ces derniers, elles s'y trouvaient encore lors de l'Islam, et c'est à cette époque, à peu près, qu'elles commencèrent à quitter la vie nomade, et qu'elles fondèrent la ville qui porte leur nom et qui est mentionnée sur les cartes européennes sous la forme altérée de Méquinez.

D'autres tribus vivaient encore dans le pays ; celles-ci, on s'accordait à les compter parmi les Zenata, à l'exception d'une seule, les Auréba, que les Musulmans plaçaient à côté des Masmouda, dans la race de Bernès. Cette opinion, peu justifiable, ne peut reposer que sur le voisinage du Deren ; mais, comme il est certain que les Auréba étaient encore tout-à-fait nomades au temps de Mahomet, on doit les rattacher, comme les autres, à la race plus récente des Zenètes.

(A suivre)

HENRI TAUXIER.

(1) Les Houara, dont Ptolémée nous cite les villes sous les dénominations d'Aggar, Aggarsei, Aggarselnepte ; — les Zouagha, connus par Hérodote sous le nom de Zaouèkes, et qui donnèrent leur nom à la Zeugitane ; les Louata (Lebatai de Procope, Ilaguaten de Corippe), qui firent subir tant d'échecs aux généraux byzantins ; — les Nefzaoua, qui, dans les premiers siècles de l'Hégire, protestèrent tant de fois en armes contre la domination arabe. — Tous ces peuples, dès les temps anciens, vivaient sur les bords des Syrtes.